

---

## Enseigner l'œuvre de Claude Simon à l'université

Bilan (provisoire) d'une expérience

*Teaching Claude Simon's works at the university: (Provisional) balance sheet of an experience*

Michel Bertrand

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/2071>

DOI : 10.4000/ccs.2071

ISSN : 2558-782X

### Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

### Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2019

Pagination : 93-96

ISBN : 978-2-7535-7795-4

ISSN : 1774-9425

### Référence électronique

Michel Bertrand, « Enseigner l'œuvre de Claude Simon à l'université », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 14 | 2019, mis en ligne le 30 septembre 2020, consulté le 10 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/2071> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.2071>

---

*Cahiers Claude Simon*

# ENSEIGNER L'ŒUVRE DE CLAUDE SIMON À L'UNIVERSITÉ BILAN (PROVISOIRE) D'UNE EXPÉRIENCE

Michel BERTRAND  
Aix-Marseille université

En 2013, lors d'une table ronde au Centre Georges-Pompidou de Paris organisée dans le cadre des commémorations du centenaire de la naissance de Claude Simon, Maylis de Kerangal confessa ses réticences de jeune fille face à l'œuvre d'un écrivain qu'elle percevait comme celle d'un « classique », car elle était enseignée comme telle à l'université. Or, il n'en fut pas toujours ainsi. Loin s'en faut ! Deux événements possèdent une importance extrême dans la prise en compte par les universitaires d'un écrivain qui fut longtemps considéré comme un « second couteau » du Nouveau Roman : l'attribution du prix Nobel de littérature en 1985 et l'inscription au programme de l'agrégation de lettres de *La Route des Flandres* en 1998.

Pressentant peut-être cette reconnaissance du monde des lettres, j'avais inscrit au mois d'octobre 1985 ce roman au programme du cours de littérature contemporaine que je dispensais alors en troisième année de licence à l'université Marien Ngouabi de Brazzaville (République Populaire du Congo). Ce roman remplaçait *La Modification* de Michel Butor qui les années précédentes avait constitué le texte de référence pour l'étude du Nouveau Roman. Or, une fois maîtrisée la « langue du texte », l'intérêt des étudiants s'est révélé très vif à l'endroit d'un ouvrage qui traitait de la guerre, de la défaite, de l'emprisonnement, au travers d'une écriture à la fois brute et rigoureusement travaillée. La modification du trajet impulsé à son existence par Léon Delmont lors de son périple ferroviaire n'avait préalablement que peu sollicité leur atten-

tion. L'errance des cavaliers dans les paysages dévastés par la guerre possédait selon eux une dimension universelle qui excédait toute référence historique et géographique précise. Et, les lecteurs qu'ils étaient par ailleurs des livres d'Henri Lopes et de Tchicaya U Tam'si retrouvaient dans le texte de Simon la même écriture fragmentée, éruptive et ironique. Cette réaction démontrait qu'au-delà de son inscription dans la mouvance du Nouveau Roman, l'œuvre possédait une identité littéraire susceptible de toucher un large public.

Une autre expérience dans le contexte universitaire africain mérite d'être ici rapportée. À l'université de Bujumbura (Burundi), afin de réfléchir sur l'histoire immédiate du pays à travers divers textes de la littérature française, j'avais construit en 1991 un cours consacré à la représentation de la guerre civile qui comprenait *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, *L'Espoir* d'André Malraux, *Le Palace* de Claude Simon et *La Parenthèse de sang* de Sony Labou Tansi. En août 1988, dans les communes de Ntega et Marangara situées au nord du pays, avait été perpétré un terrible massacre qui s'était soldé par la mort de 150 000 Hutus. Il s'agissait donc de comprendre l'incompréhensible en étudiant les stratégies discursives auxquelles recourent les œuvres littéraires afin d'exprimer l'ineffable. Le texte de Simon présentait la difficulté de représenter la guerre civile à l'intérieur de la guerre civile, en l'occurrence les exactions commises par les communistes à l'encontre des trotskistes et des anarchistes. Néanmoins, la part dévolue par le roman à l'implicite, au non-dit et surtout au refus de conférer quelque sens que ce soit à l'Histoire constituait selon les étudiants le langage par excellence de la violence irraisonnée qui se déchaîne à l'occasion de ces guerres intestines.

En 1999, à l'université de Provence, dans le programme d'un cours consacré au roman de guerre, j'avais inscrit *L'Acacia*, qui, au terme d'un parcours distinguant les textes traitant du premier et du second conflit mondial, les associait sous la forme d'un long récit de guerre dont les circonstances historiques n'occultaient pas le caractère monstrueux que possédait par et en lui-même le phénomène. L'investissement autobiographique propre au roman intéressa tout particulièrement les étudiants qui, contrairement aux autres œuvres du corpus, les plaçait en présence non d'un combattant, mais d'un homme dont la guerre constitua l'une des épreuves cruciales que lui infligea la vie. Parallèlement à ce cours destiné aux étudiants de première année de licence, un autre enseignement proposé aux étudiants de deuxième année de licence traitait des représentations romanesques de la jalousie. Parmi les œuvres du programme figurait *La Bataille de Pharsale*. Le motif de la jalousie

n'étant pas ostensible comme il l'est par exemple dans *Un amour de Swann* ou *La Prisonnière*, les étudiants furent profondément déconcertés par la singularité du texte. La mise en place de la grammaire scripturale à laquelle procèdent les trois parties du roman leur parut absconse, les enjeux du motif de la jalousie à l'intérieur du tissu textuel leur apparurent incompréhensibles et son écriture illisible. Ils témoignèrent de leur seul attrait pour la matière guerrière de la fiction. Que la bataille de Pharsale puisse être une métaphore de la jalousie les laissa profondément sceptiques.

De 1999 à 2017, sous diverses formes, j'ai consacré un cours au roman contemporain, qui chaque fois accordait une importance majeure à la mouvance du Nouveau Roman. J'ai dans ce cadre étudié en compagnie des étudiants tour à tour les principaux romans de Claude Simon, en m'efforçant de démontrer que si, indéniablement, l'œuvre du romancier s'inscrivait dans le cadre spécifique de ce mouvement esthétique, elle possédait tout aussi indubitablement son identité propre, ce qui autorisait à l'appréhender en dehors de toute référence collective. Dans le contexte d'un cours, puis d'un séminaire consacré au phénomène contemporain de la réécriture et de l'intertextualité, nous avons étudié la spécificité de l'héritage proustien inscrite au cœur de l'œuvre ainsi que les innombrables insertions hypertextuelles d'œuvres littéraires et picturales qui émaillent les textes. C'est ainsi que progressivement Claude Simon s'est imposé comme l'un des maillons majeurs au sein du processus qui durant le dernier quart du xx<sup>e</sup> siècle a conduit le roman du modernisme vers le postmodernisme. Les études successives de *L'Herbe*, d'*Histoire*, de *Triptyque*, des *Géorgiques* et du *Tramway* ont convaincu les étudiants de l'efficiencia que possède dans son œuvre le protocole scriptural qu'il a mis en place roman après roman pour représenter conjointement le moi et le monde, l'histoire dans l'Histoire, l'acte créateur à l'intérieur même de la création.

Lors de l'année universitaire 2017-2018, deux romans de Claude Simon figuraient dans des programmes qui ne privilégiaient pas l'un des axes spécifiques de son œuvre. Ainsi, *Le Vent* était analysé selon une approche typologique, la spécificité de l'individu face au corps social et *Le Tramway* relativement à une perspective générique, celle du récit d'enfance. Les stratégies scripturales du romancier ne représentaient plus l'enjeu de l'étude, mais, confrontées à celles radicalement différentes d'autres écrivains contemporains, elles révélaient leur irréductible singularité, fondatrice d'un univers littéraire à nul autre semblable. Aussi, par un effet en soi paradoxal, c'est en

« banalisant » l'œuvre que je parvins à en faire reconnaître l'infinie richesse par ces étudiants de première année de licence.

Il n'en demeure pas moins que chaque fois la supposée difficulté de l'œuvre simonienne resurgit dans l'esprit des étudiants au moment où ils se consacrent à leurs travaux de recherche. Parfois, l'un me propose de rédiger un mémoire de master sur tel ou tel aspect de cette œuvre, mais le projet ne dépasse pas le stade de la velléité. Cette année encore, un étudiant en master s'est proposé d'étudier les représentations de l'érotisme à l'intérieur de l'œuvre, en précisant qu'il avait l'intention de mener sa réflexion sur le sujet jusqu'à la thèse de doctorat. Il reste à souhaiter que l'ampleur de la tâche ne le conduise pas au découragement, que le « classicisme » de l'écrivain n'estompe pas l'enthousiasme initial en réduisant son travail de recherche à un fastidieux exercice académique. En attendant, pour la seconde année consécutive, *L'Acacia* se trouve au programme de littérature comparée à l'agrégation de lettres. Nouvelle opportunité de traiter de l'une des œuvres maîtresses de l'écrivain face à un public qui peut-être le connaît mal. Mais aussi nécessité de reconnaître que décidément le texte simonien est devenu l'apanage de l'institution universitaire. Ainsi, ce qui apparaissait en 1985 puis en 1998 comme l'expression d'une reconnaissance salubre peut en 2018 sonner le glas du plaisir du texte, seule garantie valide de la survie d'une œuvre. Et, cette année, les romans de Claude Simon ne sont présents dans aucun de mes programmes de cours. Manière bien évidemment d'en parler ailleurs et autrement.